ATHLÉTISME SUISSE

swiss athletics

ATHLE.ch

PAUL MARTIN

AU DIXIÈME DE SECONDE

5° AMSTERDAM 1928

COMPILATION DES DOCUMENTS RÉALISÉE PAR PIERRE-ANDRÉ BETTEX

PAUL MARTIN

ATHLE.ch

STADE LAUSANNE

LES JEUX OLYMPIQUES 1928 À AMSTERDAM
LA PERFECTION

Du haut de la Tour de Marathon, le feu symbolique brûla nuit et jour, tout au long des Jeux olympiques d'Amsterdam. La fumée légère montait en volutes, s'enroulant, se déroulant, se dispersant enfin dans la grisaille d'un été boudeur. Quand le soir venait, la flamme se précisait, rouge au ciel nocturne, éclairant la cendrée et veillant sur le stade, tandis que la fumée fondait dans les ténèbres.

Le pluvieux été de 1928 ajoutait à la mélancolie des quartiers gris d'Amsterdam, des canaux où se mêlent les couleurs vives des navires, sombres des coques des chalands, et brunes des hautes voiles. Une nostalgie nous gagnait et nous incitait aux longues rêveries, malgré l'entrain des délégations présentes, la magnificence des réceptions, l'approche des courses où il faudrait se défendre avec acharnement en ne songeant plus qu'à l'action. Dans ce monde de nuances et de demi-teintes, de sentiments et de fantaisie, la flamme de Marathon indiquait quelle devait être cette action. Sans se lasser, elle rappelait au peuple des athlètes son essence divine et purificatrice. Elle disait le souvenir des temps héroïques, de l'Olympie des anciens Grecs, de leurs jeux dont nous nous inspirions et des principes qui nous dirigeaient, les mêmes qu'eux. Cette flamme m'attira, comme une lumière attire le papillon, et me fit comprendre qu'une chose me manquait, à moi qui avais la prétention de participer à l'idéal olympique et d'avoir vécu dans l'arène verte du stade la substance même des Jeux modernes. Elle sut me convaincre qu'il me manquait le contact avec la vieille Hellade, la compréhension des Jeux antiques et un pèlerinage à ces lieux sacrés. Je fis alors le vœu d'aller sur les rives de l'Egée, et je devais être exaucé puisque une année ne s'était pas écoulée que je vibrais dans la lumière d'Attique, dans l'atmosphère même des joutes d'autrefois. Le défilé d'Amsterdam fut conduit par la délégation grecque - tradition qui semble, et cela est bien, nettement établie désormais. L'honneur fait aux jeunes Hellènes d'aujourd'hui est ainsi rendu à la mémoire des champions des stades antiques. Vert de toutes ses pelouses et rouge des briques dont étaient construits ses tribunes et ses bâtiments, le stade olympique était beau. Les avenues qui y conduisaient, bordées de canaux, ombragées et larges, ouvraient de nobles perspectives. Malgré le temps couvert et la pluie qui se mit à tomber, les manifestations eurent là un cadre approprié à leur grandeur. La reine de Hollande n'assista pas à la première journée et ce fut le prince consort qui prononça l'ouverture des Jeux, tandis que les rites habituels consacraient la communion de la foule et des athlètes. Il y eut les salves de canons, les sonneries de trompettes, l'envolée des pigeons et l'attente contenue des veilles d'événements importants. Si la reine ne participa pas directement à l'ouverture, elle vint assister à quelques-unes des courses et des autres épreuves. J'étais un jour très près d'elle dans la tribune officielle et je me souviens de l'intérêt qu'elle portait aux concurrents et à leurs performances. Cette part que les souverains et les dirigeants des nations prennent à ces manifestations olympiques, que ce soit un roi comme Albert 1er descendant sur la piste ou un président de la République comme M. Gaston Doumergue et son sourire légendaire, m'a toujours paru un encouragement précieux pour les athlètes. J'y ai vu, à tort ou à raison, plus qu'une manifestation protocolaire. Sa Majesté la reine des Pays-Bas me prouva d'ailleurs son intérêt, par les propos parfaitement compétents qu'elle voulut bien me tenir au cours d'une réception au Palais royal, à laquelle étaient invités les officiels, les .chefs de délégations et les membres des comités olympiques nationaux. Dans les paroles qu'elle m'adressa, elle appuya sur quelques détails concernant la Suisse, indiquant qu'elle ne s'était pas seulement documentée pour les besoins d'une réception. Cette fête dans le cadre d'un palais

somptueux, avec ses portails grands ouverts sur une place où la foule s'était massée, avec ses larges escaliers où des candélabres brillaient de mille feux, et sa vaste salle où des laquais en livrée servaient un buffet fastueux, a beaucoup contribué à marquer ces Jeux, dans mon souvenir, du signe de la solennité et de la majesté. Quant aux détails matériels de la vie des athlètes, il y avait, me semble-t-il, des progrès certains pour les représentants de plusieurs pays qui logeaient chez des particuliers. Ce n'était plus la vie d'hôtel ou de dortoir provisoire comme à Anvers et Paris. Il y eut de ce fait à Amsterdam un contact plus direct avec le pays, une possibilité de s'adapter plus rapidement aux conditions spéciales d'un climat. Ce n'était pourtant pas encore la formule dont j'avais toujours rêvé voir la réalisation - le village olympique où tous les concurrents sont réunis. Je me présentais à ces IXèmes Jeux dans une forme que j'estimais satisfaisante. Depuis ma finale des 800 à Paris, ma tournée en Finlande, depuis cette année 1925, durant laquelle j'avais remporté quelques-uns de mes plus beaux succès, je n'avais cessé de m'entraîner avec constance et régularité. A Helsinki, le grand Paavo Nurmi m'avait donné un conseil que je m'étais efforcé de suivre malgré mes nombreuses occupations et le temps que me prenaient de plus en plus mes études médicales : «Il n'y a pas, pour moi, de saison active et de saison morte, m'avait-il dit alors que nous parlions d'entraînement; il n'y a pas de période d'activité et de période de repos, de semestre de tension et de semestre de détente. J'ai un principe, c'est de maintenir ma meilleure forme et de ne jamais la perdre !». Son secret, rappelez-vous, c'était d'être toujours prêt ! J'avais essayé comme lui de garder la résistance, la souplesse, la technique, et de ne pas avoir à les retrouver à chaque début de saison athlétique. J'avais alors gagné toutes mes courses, en Suisse et à l'étranger, et quelques-uns de mes temps avaient été excellents. J'avais approché plus d'une fois mon record des 800 m. qui était également le record olympique. Je frôlais de quelques fractions de seconde le meilleur temps mondial du kilomètre et je détenais, depuis 1925, avec 1'20"1, le record des 600 mètres. Immédiatement avant de partir pour Amsterdam je réalisai 1'53"8 sur la piste du Stade Lausanne, le meilleur temps que j'y fis jamais. La demi-finale du 800 dans laquelle je fus éliminé m'apporta une grosse déception. Il est vrai que ce fut une des courses les plus dures auxquelles j'aie participé. Tandis que Lowe sortait vainqueur de sa série sans grande peine, je devais livrer une lutte terrible au Canadien Phil Edwards, au Français Sera Martin et à l'Américain Lloyd Hahn qui furent tous deux recordmen de la distance avec moins de 1'51". Hahn, Sera et Edwards sortaient si fatigués de l'effort produit qu'ils se faisaient battre par Lowe le lendemain. J'étais hélas aussi en moins bonne forme pour le 1500 dans lequel je défendais également les couleurs de mon pays. Avais-je eu tort de porter mon entraînement sur deux distances différentes, comme on l'a prétendu par la suite ? Opposé dans le 1500 m. à des spécialistes comme Ladoumègue, Larva, Purje, j'espérais pouvoir défendre mes chances. Je sortis premier de ma demi-finale devant l'Anglais Thomas et le Finlandais Larva et je terminai très frais en 4'00"8, ce qui constituait alors mon meilleur temps sur cette distance. La grande surprise de cette journée des demi-finales avait été l'élimination de quelques-uns des meilleurs concurrents, Wide, Peltzer, Sera Martin et Hahn, encore mal remis de leurs 800 m. épuisants. Dans la finale, je ne pus cependant me classer que sixième, n'apportant qu'un seul point à l'équipe suisse d'athlétisme. Mais je faisais le très bon chrono de 3'58"4, améliorant considérablement mon record.

Départ de la finale du 1500 m. des Jeux Olympiques d'Amsterdam. Paul Martin est au centre à côté de Jules Ladoumègue

JEUX OLYMPIQUES 1928
1500 METRES HOMMES

1. Harry Larva	FIN	3'53"2
2. Jules Ladoumégue	FRA	3'53"8
3. Eino Purje	FIN	3'56"4
4. Hans Wichmann	GER	3'56"8
5. Cyril Ellis	GBR	3'57"6
6. Paul Martin	SUI	3'58"4
7. Helmut Krause	GER	3'59"0
8. William Whyte	AUS	4'00"0

Moins chèrement disputée qu'à Paris, la victoire de Lowe dans le 800 mètres confirma tout de même la forme magnifique de cet athlète qui abaissait le record olympique à 1'51"8. J'en éprouvai un plaisir tout particulier, car Lowe, je l'ai déjà dit, m'a toujours paru un type singulièrement attachant de champion olympique. Parmi les autres concurrents qui me parurent, à Amsterdam, contribuer en quelque mesure à la gloire de l'olympisme, le Canadien Williams, gagnant si modestement les deux courses de vitesse pure, et deux Américains, Kuck et Barbuti, occupent une place à part dans mon souvenir. Charlie Paddock m'a conté l'histoire de Kuck et rarement titre de champion olympique m'a paru si bien placé. A neuf ans, Kuck était puérilement ambitieux : il rêvait de devenir un champion. Mais il était né dans un ranch modeste et il soignait ses vaches, ignorant les clubs, les stades et les sports officiels. Un jour avec quelques économies il acheta du plomb et il se fabriqua un boulet. Il ne manqua plus, dès lors, de s'exercer quotidiennement, faisant quelques mouvements de culture physique et lançant son boulet, s'entraînant tout seul après les durs travaux de sa ferme. Jour après jour, il progressa si bien qu'il eut l'audace de se présenter au championnat d'une ville de son État. Pour s'y rendre, il avait chevauché deux jours. Il eut la récompense d'un surprenant premier prix. On le fit entrer dans un club, il s'y perfectionna et prit finalement part aux championnats des États-Unis, se classant dans les premiers. Il n'eut alors plus qu'une idée en tête : participer aux Jeux olympiques d'Amsterdam. Il s'entraîna de plus belle et non seulement il se classa en tête, lors de la sélection olympique, mais il battit le record américain. Paddock me le présenta à Amsterdam, le soir de sa victoire. Il venait de faire flotter le drapeau de son pays au mât des vainqueurs, le petit fermier était champion olympique et recordman du monde. Croyez-vous qu'il ait changé ? Il souriait de toutes ses dents et de ses yeux naïfs et doux quand je lui demandai ce qu'il comptait faire désormais. Il me montra ses mains puissantes, ses mains de travailleur et me répondit : «Mon ranch m'attend, mon cher Martin, et j'y retourne, car on ne peut me remplacer plus longtemps. Je voulais le titre olympique de toutes mes forces et de tout mon cœur, mais croyez-vous qu'un champion cesse d'être attaché à ses devoirs ? Si vous venez un jour en Amérique, ne manquez pas de me faire visite, je vous montrerai mes vaches !».
Barbuti était d'un autre genre, un champion déjà et qui connaissait l'ivresse des victoires devant une foule ! Il était capitaine d'une équipe de football et sa réputation comme tel était établie. Mais un joueur, même capitaine de son équipe, n'a rien à faire aux Jeux olympiques où le football américain n'a pas droit de cité. Et Barbuti désirait une victoire aux Jeux, ardemment. Il s'entraîna avec une énergie farouche pour le 400 mètres et se présenta aux éliminatoires pour la formation de l'équipe olympique. Il fut battu, mais de si peu que son ambition s'en trouva augmentée. Une telle foi persuada le coach de son université de lui payer le voyage d'Amsterdam. Et finalement, je ne sais pour quelle raison, Barbuti fut choisi pour porter les couleurs américaines dans le 400. Il parvint à la finale et courut sans finesse, tout en puissance, carré, musclé, décidé. Il désirait arriver premier au but, et au dernier mètre, il fut vainqueur. Barbuti voulait, comme Kuck voulait ! Il y en a tant qui ne veulent jamais ! Qu'il me soit encore permis de vous parler de Cator, deuxième au saut en longueur à Amsterdam. Quelle sensibilité délicate et quelle volonté en même temps chez ce jeune collégien de Port-au-Prince, qui avait rêvé d'être licencié de l'Université de Paris et de devenir recordman de saut en longueur, pour lequel il avait, comme pour la vitesse, des aptitudes particulières. «Si jamais je suis champion du monde, me dit-il, les jeunes du monde entier connaîtront le nom d'Haïti. En tout cas, dès que je serai licencié, j'arriverai à convaincre nos autorités de créer une agence nationale touristique à Haïti et de mieux organiser l'entraînement

physique de mes concitoyens». Je l'ai vu battre son record à Colombes, à Paris, dans une clameur prolongée de la foule. Un long silence avait précédé ce fameux saut de 8 mètres. Alors, dans un rythme progressif, surprenant de rapidité sans cesse accrue, avec une aisance de geste que seul Owens, surnommé la «Panthère noire des Jeux olympiques de Berlin», devait égaler - car une belle aisance appartient seule aux hommes du record - il s'élance majestueux dans sa vitesse et bondit ! Ce furent des secondes de vie intense; il franchit dans l'air les rubans du métrage monté très haut comme pour embrasser l'espace et retomba loin dans le sable, ayant accompli un geste inoubliable. Ce geste, il l'avait préparé soigneusement pendant plusieurs années. Que d'entraînement et d'attention précise pour atteindre un jour dans le ciel du stade ce record qui a fait dans le monde entier des jeunes, en effet, prononcer avec respect le nom d'Haïti et de son champion : Sylvio Cator, l'Haïtien ! Servir son pays en le faisant connaître, en lui faisant honneur ! Le sport est pour lui un appel, une gloire et une joie parce qu'il en offre l'écho à sa patrie avec tout l'élan de vie qu'il prend pour sauter si merveilleusement. Ces trois exemples de fanatisme pour l'idéal olympique et pour son titre de gloire ne sont pas des cas isolés. Il y en a sans doute ainsi des centaines que l'on ignore, parce qu'ils n'ont pas réussi à s'imposer à l'attention. Cependant, les athlètes qui disent très simplement, avec volonté : «Je ferai tout ce que je pourrai, le mieux que je pourrai», ont toujours leur récompense s'ils sont sincères envers eux-mêmes. Fidèle à ma formule : donner ici mes souvenirs personnels des cinq Jeux olympiques auxquels j'ai participé et des olympiades que j'ai vécues, je ne cite que les faits qui m'ont marqué de leur empreinte. Il est évident que les prouesses sportives des participants aux jeux équestres, aux concours d'aviron, de lutte, de boxe, ou aux matches de football, aux Jeux d'hiver - et je ne puis citer tous les sports - furent égales à celles des champions des épreuves d'athlétisme. Il ne me fut que très rarement possible de les suivre. D'ailleurs, les nombreuses séries éliminatoires, demi-finales et finales du 800 et du 1500 m'empêchèrent également d'assister, comme je l'avais fait à Anvers, à la plupart des courses et des concours. Malgré des performances dont je n'avais pas lieu d'être satisfait, car j'estimais avoir mérité de meilleurs résultats, je quittai Amsterdam avec cette impression de richesse accrue que me donnèrent tous les Jeux olympiques. Dans le stade rouge aux belles pelouses, vertes, le cortège des athlètes avait défilé une fois de plus et la cérémonie de clôture avait eu lieu. On avait amené les drapeaux multicolores de toutes les nations et la bannière olympique aux cinq anneaux enlacés. A la Tour de Marathon, la flamme s'était éteinte, mais son symbole restait inscrit en moi. La dernière apparition du stade fut la vue que j'en eus de l'avion qui m'emmenait vers Paris. Les trois villes olympiques où j'avais nourri mes muscles et mon esprit d'inoubliables impressions m'apparurent l'une après l'autre au cours de ce vol; et je rapprochai mes connaissances nouvelles d'Anvers qui m'avait donné l'enthousiasme et de Paris où je m'étais fortifié en technique. Je me retrouvai au Stade de Colombes quelques jours plus tard. Un grand meeting y avait été organisé et la publicité qui annonçait une revanche des Jeux d'Amsterdam n'exagérait aucunement en ce qui me concernait, car j'étais bien décidé à tirer de la forme que j'estimais mienne le meilleur de ce qu'elle pouvait donner. Les adversaires qui m'étaient opposés sur 800 mètres étaient loin de comprendre dans leurs rangs tous les champions de ma distance. Mais s'il n'y avait ni Lowe, ni Hahn, ni Edwards, on notait par contre le Suédois Byllen, deuxième derrière Lowe à Amsterdam, Ellis, champion d'Angleterre et Keller, champion de France des 1500, tous également finalistes olympiques des 800 m., ainsi que l'Allemand Engelhardt, un concurrent des plus dangereux. A côté d'eux, Galtier, champion de France, et le fameux Ladoumègue prenaient aussi le départ. Avec un pareil lot de compétiteurs, l'épreuve s'annonçait passionnante. Elle fut en effet d'une cadence étourdissante. Nous étions tous des champions reconnus et de bons camarades. La lutte fut parfaite de loyauté, si je fais abstraction d'un coup de pointe malencontreux dont l'une de mes jambes se souvint longtemps. Ladoumègue mena le train avec un cœur admirable. La lutte paraissait devoir se circonscrire entre lui et moi et je m'efforçai de prendre le commandement au moment voulu; mais nous n'avions pas compté sur l'étonnant sprint de l'Allemand Engelhardt. Celui-ci avait fait une course d'attente, pleine d'intelligence et de ténacité. A l'entrée du sprint, nous étions tous les trois en tête. Peu après que j'eus produit mon effort, Engelhardt remontait le Français et m'atteignit au poteau. Tandis que j'arrachais de la poitrine le ruban de la victoire, il le touchait de l'épaule. Le public réclamait un verdict de dead-heat. Engelhardt assurait que j'étais le vainqueur ! Les juges lui donnèrent tout de même la victoire et j'en fus cruellement déçu sur le moment. La photo me donnait vainqueur ! Je ne me souviens plus que du temps que nous fîmes, Engelhardt et moi : 1'51"8. C'était exactement le record olympique établi quelques semaines auparavant par Lowe à Amsterdam ! Et c'était pour moi une revanche, un nouveau record personnel et un nouveau record suisse ! C'était l'aboutissement d'une bonne préparation et la preuve que ma science de la course n'était pas illusoire. La culture sportive et physique à laquelle je m'étais astreint portait ses fruits.